

André Gide et l'Allemagne

Par FERNAND-DEMEURE

Il est plus que singulier de voir la position prise par certains en face des événements actuels. Le cas de M. André Gide mérite notamment d'être signalé. On sait que l'auteur de *l'Immoraliste* est de l'autre côté, étrange conjoncture! lui qui, en pleine guerre de 1914, se déclarait germanophile.

Dès son adolescence, André Gide l'a dit, lors d'une enquête en 1913, il se trouve attiré par notre voisin. Il idolâtrait Goethe, et comme on lui demandait quels livres il emporterait, s'il ne devait se contenter que d'un seul, il répondit : « Toutes les poésies du grand romantique allemand ».

Par quelle aberration André Gide, qui se montra autrefois d'esprit si indépendant, a-t-il pu, aujourd'hui, se jeter dans le parti des adversaires de l'Europe? Comment, alors qu'on était en pleine guerre, en 1914, et qu'il parlait avec modération de l'Allemagne, a-t-il pu aujourd'hui descendre à se renier?

Depuis toujours, André Gide avait remarqué et proclamé combien, nous Français, nous devons à l'Allemagne; comme d'ailleurs l'Allemagne nous devait tout autant. Dès 1898, André Gide s'éprenait de Nietzsche et le célébrait, tout comme autrefois il avait louangé Goethe. De Nietzsche, il disait alors : « Nietzsche démolit, il sape, mais ce n'est point en découragé, c'est en féroce; c'est noblement, glorieusement, surhumainement, comme un conquérant neuf violente des choses vieilles. La ferveur qu'il y met, il la redonne à d'autres pour construire. L'horreur du repos, du confort, de tout ce qui propose à la vie une diminution, un engourdissement, un sommeil, c'est là ce qui lui fait crever murailles, et voutes. Chaque page est saturée d'une énergie créatrice, d'indistinctes nouveautés s'y agitent; il prévoit, il pressent, il appelle et il rit. Œuvre admirable? Non. Mais préface d'œuvres admirables. Démolir Nietzsche? Allons donc! il construit, il construit, vous-dis-je! Il construit à bras raccourcis! » Ainsi écrivait-il, il y a un demi-siècle, chose bonne à ressortir en cette année, où l'on célèbre le centenaire de Nietzsche, et où l'on voit André Gide oublieux de lui-même.

OR, en 1914, André Gide n'avait pas cru bon de renier, comme aujourd'hui, ses admirations de jeunesse. Les deux peuples pouvaient s'affronter, lui, conservait sa lucidité et son indépendance d'esprit. Alors, il griffonnait dans son journal ses impressions de guerre, que la *Nouvelle Revue Française* publiait un peu plus tard. André Gide y montrait un généreux esprit de neutralité, ne donnant tort ni à l'un des belligérants ni raison à l'autre. Ces simples pages émouvantes sont simplement vraies; elles sont le reflet d'une âme droite que n'aveugle pas la passion.

Tandis que tonnait le canon et que Maurice Barrès, se contredisant sans compter, lui qui fut un des grands fervents du génie allemand, réclamait la destruction de l'Allemagne, André Gide notait dans son carnet : « L'écrasement de l'Allemagne! J'admire si quelque esprit sérieux peut le souhaiter, tût-ce sans y croire... Il n'importe pas de l'empêcher d'exister (au contraire : il importe et même pour nous, qu'elle existe), il importe de l'empêcher de nuire, c'est-à-dire de nous manger ». En bref, Gide réclamait que chacun vive honnêtement dans une Europe saine, débarrassée des fumées de la haine, chacun trouvant sa pitance nécessaire et se fortifiant sans dommage pour les autres, pour le bien de tous.

Comme d'aucuns alors parlaient de boycotter l'Allemagne sur le plan spirituel, l'auteur de *la Porte Etroite* bondissait : « C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen. C'est une absurdité que de se figurer qu'on peut supprimer quoi que ce soit de ce concert. Je parle sans aucun mysticisme : l'Allemagne a suffisamment prouvé en quoi elle pouvait être utile, et nous avons suffisamment démontré ce qui nous manquait. L'important c'est d'empêcher qu'elle domine : on ne peut laisser cet instrument de cuivre dominer. Mais il est mystique de prétendre que, supprimée, sa voix ne ferait pas défaut dans l'orchestre : mystique de croire que l'on ferait mieux de s'en passer, et, par mystique, j'entends : pas pratique du tout ».

Gide tendait à un européenisme : il appelait la venue d'une Europe vivante et unifiée, d'une Europe unie. Cette fraternité devait se faire, d'abord par les liens de l'esprit, grâce à une culture nouvelle, qui, disait-il, « promettait d'être non tant spécialement française qu'européenne ». Et il ajoutait qu'on ne pouvait plus longtemps se passer de la collaboration de l'Allemagne. « Cette guerre (de 1914) tend, affirmait-il, à le prouver. Nos plus beaux dons, peut-être avions-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre

en œuvre, comme elle avait besoin de notre levain pour faire lever sa pâte épaisse ».

Parlant ailleurs de la question de la culture, bien loin de réclamer que chaque écrivain fasse abandon de sa personnalité nationale, il proteste au contraire contre une possible tendance à la dénationalisation des esprits, ainsi que certains de Londres ou d'ailleurs la réclament. « C'est une profonde erreur de croire, écrivait-il, que l'on travaille à la culture européenne avec des œuvres dénationalisées; tout au contraire, plus particulière est l'œuvre, plus utile elle devient dans le concert. Il importe de le répéter sans cesse, car une confusion tend à s'établir entre culture européenne et dénationalisation ».

Qui a préconisé cette insupportable et monstrueuse idée d'une culture dénationalisée? Qui, sinon ceux qui n'ayant jamais eu de patrie, cherchent par tous les moyens à abâtardir les esprits, afin de mieux pouvoir domestiquer les corps?

Voilà donc ce que pensait M. André Gide en pleine guerre de 1914. Il se déclarait le champion de l'Allemagne et de la culture allemande.

Et où le voit-on aujourd'hui? Dans le camp de ceux qu'il vilipendait autrefois, et qu'il dénonçait comme des ennemis de l'Europe et de la culture européenne. M. André Gide est bien à plaindre.